

Zeitschrift: Neue Schweizer Rundschau
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 15 (1947-1948)

Nachruf: C.-F. Ramuz
Autor: Clerc, Charly

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR LA MORT DE C.-F. RAMUZ

PAR CHARLY CLERC

Ces lignes, d'abord, à la fin de *Samuel Belet*:

Qu'importe alors mon existence et le peu que je suis, limité dans ma chair? Qu'elle cesse, mon existence, je rentre dans l'autre existence; elle est la petite, il y a la grande; et mourir, c'est remonter. Je me dis: «Je remonterai» et je suis tranquille. La nuit peut venir sur mon être, je sais que la lumière ne s'éteindra jamais pour les parcelles de mon être, et cette poussière de mon être qui a été serrée ensemble et au jour qu'il faudra s'éparpiller de nouveau, comme ces bonshommes de boue que font les enfants quand il pleut.

Il ne me reste qu'à attendre et à vivre de mon mieux jusqu'au terme fixé. Car l'essentiel est qu'il faut vivre quand même et il faut mourir encore vivant. Il y en a tant et tant qui sont déjà morts, quand la mort de la chair vient les prendre. Ils sont morts dans leur cœur depuis longtemps déjà, quand arrive la mort du corps; et c'est sur ce cœur que je veille, afin qu'il dure jusqu'au bout.

Et puis, ce congé que le poète donne aux choses, dans *Présence de la mort*:

Choses, allez-vous-en seulement, je vous ai assez vues, vous ne me contenez plus, c'est moi qui vous contient, c'est mon tour.

Enseigné d'abord par vous, à présent vous enseignant.

Oh! enseigné par toi, et depuis longtemps, je sais bien; depuis tout petit, enseigné par toi, parce que tu venais déjà, quand je ne savais pas entendre, je te voyais déjà quand je ne savais pas voir, Rhône-lac; toi qui venais avec une cadence le jour et la nuit, m'instruisant de l'accent, m'instruisant des retours, m'instruisant des longueurs; avec une cadence, la mesure de tes vagues: trois, et trois, et puis trois et puis encore trois, c'est douze; et puis un silence, et puis tu repars.

Tu m'as enseigné le retour du rythme; alors, à présent, je peux l'enseigner.

Et salut! vite encore, parce que tu t'en vas, parce que tout s'en va, parce que rien ne doit durer, parce que rien ne peut durer, salut une dernière fois!

Dans cet inoubliable mardi 27 mai, du haut de la chaire, le pasteur de Pully a fait alterner des fragments de psaumes bibliques et des passages de Ramuz. Ce fut d'un effet merveilleux, ce dialogue de l'Écriture et du Poète. En face de la mort, tantôt on passait du visible à l'invisible, tantôt, demeurant bien ancré dans le visible, on s'élevait tout de même, par le seul charme du verbe humain, vers le domaine du sacré.

On voudrait se contenter aujourd'hui de mettre bout à bout quelques-unes des plus belles pages de son œuvre, des plus hallucinantes. Mais il y a notre gratitude, qui doit être dite.

Alors que notre pays tout entier, et les lettres françaises, font une si grande perte, c'est une chose magnifique que de pouvoir se dire: l'œuvre est achevée. Non seulement parce que Ramuz, après un si long effort, a eu le privilège de voir publier ses *Oeuvres complètes*, revues à loisir par lui-même, d'y ajouter encore ce *Journal de 1896 à 1942*, qui nous met dans la confidence d'un créateur (ouvrage de même importance que la *Correspondance* de Flaubert ou le *Journal* de Delacroix), et de publier ensuite, à fin 1944, ces quelques *Nouvelles*, un de ses livres les plus parfaits et les plus poignants, suite de récits très simples où il nous révèle la cruelle expérience de la vieillesse et de l'infirmité tombant sur nous, halte douloureuse entre le travail et la mort. Une œuvre achevée, en vérité, à force de vouloir et d'amour, d'obstination, de solitude jalousement gardée. Sans doute, lui-même ne pouvait sentir cela comme nous. Tout récemment, n'écrivait-il pas à l'auteur d'une étude sur son œuvre: «...jetant un regard derrière moi, je m'aperçois que je n'ai rien fait et que toutes mes entreprises ont été des faillites (ce ne sont pas des mots, je vous assure). Tout ce passé m'apparaît comme un énorme casier judiciaire où s'accumulent les condamnations.» Il est peut-être normal que, au soir de sa vie, un grand artiste parle ainsi. Mais ce qui nous importe, c'est qu'un très vaste public, en Suisse et dans le monde, deux générations de lecteurs, puissent se dire aussitôt (et combien notre peine en est adoucie!): «Voici, toute la moisson est rentrée.» Nous sommes là comme une grande famille de paysans devant le plus gros orage de la saison, et redisons: «Grâces à Dieu, le blé, le seigle, l'orge, tout est engrangé.»

Ceux qui éprouvent ce sentiment à la plus haute puissance, ce sont ceux-là qui, durant un demi-siècle, ont assisté à l'éclosion, à la croissance. L'approche de la vieillesse offre pourtant un avantage, c'est qu'elle déroule devant l'esprit un spectacle immense, et, à ceux qui conservent mémoire et gratitude, donne une floraison durable de souvenirs.

Plus jeune que Ramuz de quatre années seulement, étudiant à Lau-

sanne alors que lui, à Paris, prenait conscience de ce que devait être son art, sa ligne de conduite d'écrivain, je n'oublierai jamais cet après-midi de printemps 1905 où *Aline*, son premier récit, me tomba entre les mains, où je le lus d'un trait, éprouvant pour la première fois, devant une œuvre de chez nous, l'impression de *grandeur* (Dieu sait que ce premier roman est, quant au contenu, une chose peu nouvelle). *Grandeur*, ce mot que Ramuz a tant répété... Je découvrais des phrases comme celles-ci: «...et le ciel paraissait tout à coup vide de ses étoiles...» et puis: «C'est que l'amour va droit devant lui comme les pierres qui roulent des montagnes»; et encore: «L'amour qu'il avait était une faim qui passe comme la faim passe.» Majesté biblique, incroyablement simple. Et combien de milliers sont-ils aujourd'hui, ceux qui la reconnaissent, plus saisissante encore, à la fin de *Derborence*: «...la combe entière était entrée dans la nuit et dans le silence, dans la tristesse et dans la mort, car c'est là désormais le lieu de leur séjour.» Mais je reviens à cet étudiant de 1905, à Lausanne, qui découvrait autre chose encore: une sorte d'images comme nul n'aurait pu, n'aurait osé chez nous en formuler. Il s'agissait d'un ciel d'août, et ce ciel était, dans Ramuz, *comme de la tôle peinte*! Vous êtes habitués à cela, vous les plus jeunes, à ce qu'on fasse de la poésie avec ce qui ne semble pas *poétique*. Il y a le clair de lune sur le lac: «C'est comme si on avait versé un pot de lait.» Et voici la cheminée fumante d'un bateau à vapeur: «C'est comme quand on détortille du crin chez le matelassier.» Voyez encore ces pêcheurs, dans leurs petites barques à contre-jour, comme posés les uns à la suite des autres: «ils semblent les signes d'un alphabet télégraphique.» Ailleurs, il s'agira de la fatigue qui nous accable le cerveau: elle «nous pèse sur les choses de dedans la tête, comme un presse-papier sur des papiers». Citer ainsi des centaines d'images ramuziennes, vous promener sur le long chemin où il est en quête de l'*identité*, et de l'*authenticité*, ce serait la meilleure introduction du lecteur nouveau, du lecteur étranger, dans le monde du poète vaudois.

La Suisse romande d'avant Ramuz...? Les écrivains nous avaient donné et nous donnaient du pittoresque, du cultivé, du joli. Nous étions nourris tout ensemble de lyrisme montagnard et d'altitude morale, baignés tout à la fois de spiritualisme et d'originalités locales. D'ailleurs, à peu près au courant des lettres françaises d'alors, des symbolistes, d'Anatole France et Bourget, voire de Francis Jammes, alors que Péguy et Claudel nous demeuraient inconnus. Nous étions au cœur d'un pays qui avait été aimé, célébré, regardant avec amour cette toile de fond de notre adolescence. Mais ce coin du monde n'avait pas encore été vraiment *exprimé*, *imposé* aux lecteurs par la vertu d'un art puissant. Il avait été gentiment évoqué, mais pas encore *rendu présent*, *hallucinant* à la vue et au cœur. C'est Ramuz qui a fait cela

pour nous. C'est dans ce sens que j'affirme: il nous a donné notre terre natale.

Toute sa vie, cette lutte avec le problème de l'expression! Et tant de gens alentour qui ne comprennent pas, qui se moquent. Et bien d'autres estimant que l'intérêt des œuvres souffrait de cet *exercice* perpétuel que l'écrivain s'imposait. Et le public de Paris résistant durant un quart de siècle à ce poète qui ne consentait pas à écrire ses livres en «bon français», à donner à ses poèmes l'aisance et l'élégance. Comme si la tradition du «bon français» avait ici quelque chose à dire; comme s'il s'agissait d'aisance et d'élégance! Alors qu'il faut trouver, pour dire les gens, leurs travaux, les courbes de leur sol, une langue qui *convienne* exactement. Or, pour cela, nous n'avons pas de dialectes. Nous n'avons que telles inflexions de la voix, de la phrase, une certaine lenteur, que d'aucuns nommeront maladresse. Faisons donc de nécessité vertu. Que dans l'allure de l'histoire contée on reconnaisse la provenance, et que tous les lecteurs, d'ici ou d'ailleurs, soucieux d'un style vrai, puissent tout de même comprendre, se laisser porter par un rythme; qu'à travers notre souci d'être particulier, ils reconnaissent l'humain, le général. Nous sommes à cent lieues de ce que, en France, ils nomment régionalisme. Je pense que vous vous en rendez compte. Ramuz, dans son effort, a été aussi hardi, aussi intraitable, aussi paradoxal qu'il est possible... Mais il a atteint son but; il a résolu le problème: voyez plutôt, entre autres, *Derborence*, et voyez les *Nouvelles* de 1944.

N'oublions pas que cet écrivain est peintre, que son maître, à distance, fut Cézanne. Aussi, les âmes que tourmente un scrupule, les petites ou grandes tempêtes sous un crâne, ce ne sera point son domaine. Mais bien plus les gestes, les attitudes, le volume des corps. Cette humanité de nos villes, affinée par une certaine culture, il la néglige. Ces bourgeois instruits, ces demi-bourgeois à demi-instruits, et ces ouvriers plus nombreux, et ces fils de paysans qui sont passés par l'école..., tous ces modèles-là, il ne les introduira pas dans son atelier. Il fait choix d'une humanité primitive, élémentaire, plus primitive et élémentaire qu'on ne la trouve dans nos hameaux alpestres les plus perdus. Il élit ceux-là, comme Racine a élu les princes de l'antiquité et de la légende. Et pour peindre cette humanité, il choisit les sentiments primordiaux, essentiels, éternels, ceux mêmes qui lui semblent communs à tous les hommes qui vivent à l'écart. Des Vaudois du vignoble, ou des Valaisans d'en haut, mais en qui tous les lecteurs finiront par reconnaître l'homme de toujours, placé dans la nature interchangeable, sous le coup des épreuves qui, en tout temps comme en tout lieu, peuvent s'abattre sur les mortels. Ah! encore un coup, comme nous voilà loin des auteurs qui cultivent le trait de mœurs curieux,

touchant, divertissant, bien conservé, plus ou moins naïf, fleurant le folklore!

«Atteindre et rendre ce qui est élémentaire et essentiel, en reflétant l'infini et le mystère, mais sans jamais cesser de reproduire la réalité.» Voilà sa recette, voilà le résumé de son entreprise. Ces deux lignes, de qui sont-elles? Du docteur Mardrus, et elles disent l'intention profonde des artistes de l'Egypte ancienne! Comme me voilà heureux de pouvoir citer ici une formule illustrant tout ensemble les grands créateurs anonymes de lointains millénaires, et un grand écrivain de langue française appartenant à mon pays. Et disons-le très haut, ce Vaudois appartient au pays tout entier (j'ose espérer qu'aujourd'hui plus personne ne lui tient rigueur des propos fâcheux qu'il a tenus sur l'irréalité de notre nation suisse).

Quel exemple de foi dans l'art, que le sien! dans les possibilités du métier poétique, dans la communion que peut et doit créer entre les hommes la poésie! Et pensons à la solitude à laquelle il s'est condamné pour accomplir son œuvre. Argent, puissance, honneurs, plaisirs..., il s'est rendu compte très tôt qu'il y fallait renoncer. «La misère pour les miens, mais que j'arrive à l'expression!» lisons-nous dans le *Journal*. Comme il a longtemps supporté l'incompréhension du grand nombre, la raillerie des satisfaits! On se rappelle le mot de Vigny sur le poète: «Il y a une malédiction sur sa vie et une bénédiction sur son nom.»

Une seule fois, ce grand solitaire a pris contact avec la foule. Ce jour d'avril 1923, où l'on célébrait à Cully le deuxième centenaire de la mort de Davel. Une seule fois, nous l'avons vu, face à la foule, aux magistrats, aux sociétés patriotiques, à des curieux. De la tribune, il n'a fait que décrire les groupes qui passaient devant lui, les pêcheurs, les vigneron, les effeuilleuses, que peindre ce pays, dont les coteaux montaient au-dessus de lui, et nous montrer ce Major allant rejoindre ses hommes sur la place..., et voilà qu'à l'appel de leur chef, ce jour d'avril 1923 encore, un escadron de dragons prend la route de Lausanne. Quel souvenir: le poète parlant de son peuple à son peuple! Si, tout en respectant la solitude de Ramuz, les autorités avaient fait appel à lui deux fois, quatre fois, dix fois dès lors, qui sait ce que le contact avec les siens eût donné à l'écrivain, et comme les siens en eussent été enrichis? Mais il ne faut rien regretter; cette vie a été ce qu'elle devait être. Avoir pu suivre en esprit, durant un demi-siècle, une pareille carrière, n'est-ce pas un étonnant privilège?

«Ils construisent des esthétiques parfaitement cohérentes et d'une subtilité extrême — disait l'autre jour Ramuz au poète Gustave Roud, en parlant des recherches actuelles en matière de poésie —, mais on dirait que ces garçons n'ont jamais vu une feuille d'arbre ou un escargot.» Ce tout petit mot, *vu*, est extrêmement lourd de sens. Il nous

introduit au cœur même de la poétique de Ramuz, nous révèle ce don premier qui entre tous était le sien, celui de *voir*. Voir, pour Ramuz — ajoute Gustave Roud — c'est rencontre avec les choses, qui sentent cet accueil et y répondent de tout leur cœur. Voir, pour lui, c'est plus encore que cette rencontre, c'est l'échange, c'est l'union avec les choses. Ramuz nous a appris à voir.

Que de fois il a soutenu, en face, la présence de la mort! Sa vision du dernier moment a dû être celle-ci:

Ce que je verrai alors, ce ne sera pas son visage (celui de la mort); victorieux d'elle jusqu'au bout, libéré d'elle par sa présence même, elle semblera disparaître; et ce que je verrai monter devant moi, se rassemblant une dernière fois au seuil de la nuit de toujours, ce seront les visages chers, ce seront les choses aimées, la montagne, les champs, le lac, et, au-dessus d'un champ plein d'abeilles, l'image d'un poirier en fleurs.

Parmi les messages parvenus à la famille de Ramuz le jour des funérailles, on a trouvé celui-ci, ces quelques mots de *gratitude* aussi, tracés sur un petit feuillet quadrillé, par un ouvrier de Pully:

Laisse un vieil ouvrier te dire au revoir sur une simple feuille détachée de mon carnet. Pas d'enveloppe, rien, une simple feuille, simple comme toi et toute ton œuvre que j'ai lue. Elle restera jusqu'à mon dernier souffle, en moi, bien profond, mais non cachée.